

**Éric Houguet**  
CRR de Rennes

Réflexion et partage d'un anPadien lors d'un 1<sup>er</sup> mai confiné

Chers collègues,

J'avais envie de partager avec vous un entretien de l'auteur Alain Damasio dont je vous mets le lien à la suite du texte que ses propos m'ont inspiré dans cette période où l'on nous entraîne loin des plateaux et des corps. Notre consentement et nos silences sont inquiétants, nous restons en état de sidération, derrière des écrans alors qu'il faudrait réclamer un retour rapide aux plateaux et aux pratiques de l'art pour inventer le monde de l'après-confinement (cf. La lettre ouverte de Matthias Langhoff que j'ai envoyée à l'anPad).

Peu de paroles de nos théâtres alors que pour des raisons sanitaires compréhensibles mais une gestion de crise incompréhensible, nous sommes assignés à domicile. Ce sont pourtant des gestionnaires que nous avons élus à la tête de l'état ; non pas parce que nous voulions de leur gestion (nous avons mis notre désir en berne) mais pour empêcher l'alternative du fascisme que seule semble capable de nous offrir la démocratie contemporaine. Pourtant une vraie question se pose pour la pratique de l'art, pour la liberté de cette pratique. Les lois que ce confinement a fait passer, les habitudes qu'il nous fait prendre, la « distanciation sociale » à laquelle il nous fait adhérer au nom d'une sécurité et dont on peut se demander si elle ne conduit à placer nos vies sous toujours plus de contrôle, sont de fait des agressions manifestes contre une pratique de l'art inscrite dans l'espace physique et social. On pense particulièrement au théâtre, à la danse, à la musique, au chant, au cirque et à toute pratique artistique qui met directement en présence et sans écran des humains, des assemblées humaines.

Bien entendu, il s'agit de se protéger et de « veiller sur nos proches », selon les formules que le confinement nous a fait inscrire à la fin de nos mails comme si notre horizon devait se réduire et nous faire ignorer encore mieux le lointain et les non-proches (le syrien, le brésilien, le nigérien, le gazaoui...), mais à quoi renonçons-nous en nous protégeant ? Car c'est la peur à laquelle nous fait, jour après jour, adhérer nos démocraties ; c'est cette peur qui nous fait, élection après élection, voter pour le moins pire et nous transforme ensuite en petits gestionnaires de nos vies ; c'est elle qui nous a fait élire le chantre d'une « start-up nation », d'un état-entreprise qui a étranglé les services publics mais s'avère incapable de produire des masques et des respirateurs efficaces quand il le faut. Aujourd'hui cette start-up fantasmée mais réellement incapable tente de tirer son pouvoir de nos peurs en nous confinant, sous peine d'amende, à la maison avec nos proches (encore faut-il en avoir sans quoi on reste avec soi-même).

Nous avons accepté, par peur des attentats, la loi antiterrorisme de novembre 2017, de confier à l'état le soin de réduire nos libertés, nous lui avons donné un blanc-seing pour se constituer, dès qu'il le juge utile, en « état d'urgence », au nom de notre sécurité. Continuerons-nous sur cette voie, même en sortie de confinement, au nom de notre santé ? Nous avons vu les effets de nos renoncements lors des énormes mouvements sociaux que la start-up nation a réprimé à coup de contrôles d'identités et de LBD à hauteur de visage et parfois à bout portant. Avons-nous su produire, en France, en réponse aux violences « légitimes » (le gouvernement a parlé ainsi) de l'état et les armes sublétales responsables d'éborgnements, un théâtre « in yer face » ?

L'empêchement de nous réunir publiquement a commencé avant le confinement : c'est vigie-pirate même à l'entrée des théâtres, les contrôles avant les manifestations, des lois liberticides adoptées à la très grande majorité des parlementaires... Le scandale de la mort que nous refoulons depuis si longtemps nous fait adhérer à une société mortifère : après tout, laisser ses proches mourir loin de nous alors que paradoxalement règne l'injonction à prendre soin des proches (ceux donc qui sont en bonne santé), ça pourrait presque nous arranger ; car nous connaissons, depuis des attentats parisiens, le prix de notre « mode de vie », de nos apéros en terrasse, de nos divertissements, de notre « normalité » et nous ne connaissons plus que cela, cela qui nous est proche, qui est signe de vie et nous éloigne de ce qui est lointain, de l'autre comme de l'inadmissible la mort.

Quel sera le prix de nos renoncements actuels ? de l'acceptation de l'écart numérique avec les plateaux de théâtre, avec les places des villes et des villages, avec les ronds-points qui récemment étaient les scènes de la contestation ? de notre consentement à la « distanciation sociale », à la bouche entravée par un masque et aux rassemblements en tout petits groupes ? A quelle expérience politique directe renonçons-nous encore par souci de sécurité, par confort moral, en se disant qu'en attendant des jours meilleurs, nous pouvons aller au moins pire, créer et transmettre par écran interposé ; et même se persuader comme on le fait, défaite après défaite, que ce manque est une chance pour la création.

Peut-être est-il temps de dire clairement, concrètement et collectivement en quoi le théâtre est rendu aujourd'hui impossible ? Peut-être est-il temps de dire notre impatience et notre désir à sortir de ce qui nous est proche et d'explorer ce qui nous est inconnu ? L'association n'est-il pas le bon lieu pour de tels énoncés ? L'anPad ne pourrait-elle dire en quoi le théâtre est aujourd'hui impossible et quelle sortie de confinement nous voulons ?

Voici pour nourrir la réflexion deux extraits d'une interview d'Alain Damasio du 28 avril pour le journal Reporterre dont vous pourrez retrouver l'entretien intégral sur le lien à suivre.

[L]a pandémie montre qu'on peut aussi tolérer des restrictions monstrueuses de nos libertés extrêmement vite. L'empreinte du confinement préforme un renoncement. Parce qu'on y expérimente une liberté très restreinte, qu'on s'y sera plié par nécessité, puis par habitude. L'expérience qu'elle tatoue en nous m'inquiète : la « distanciation » sociale, se tenir loin des gens, ne plus se faire la bise, barrer son visage par un masque comme on placerait un bâillon sur sa bouche, se méfier des autres « par principe », « au cas où ». Et faire la queue pour manger, écouter religieusement le Président nous parler tous les quatre jours, n'avoir accès au monde qu'à travers les écrans, tenir son corps immobile et voir son esprit happé par l'économie de l'attention... Plein de perversions se mettent en place dont j'ai peur qu'elles suscitent, sur le linge de nos peaux, des mauvais plis qui ne partiront pas. Ou mal.

Damasio énonce aussi des propositions pour résister au renoncement qui guette les individus que nous sommes dans nos sociétés de servitude volontaire.

Un ordre légal n'est pas forcément légitime. C'est la clé de la désobéissance civile, qui vaut en crise sanitaire comme sous attentat terroriste. On n'a pas à obéir à l'aberrant, voilà, c'est tout. L'État pratique une infantilisation extraordinaire qu'on doit absolument refuser.

Ensuite, il faut résister à la peur. Et pour ça, ceux qui ont une parole publique — médias, politiques, artistes, penseurs — ont la responsabilité de travailler sur ces imaginaires de la trouille et de les inverser. [...]

Dans les idées sur l'après, il y a celle, prometteuse, de refonder un CNR, Conseil national de la Résistance, sur de nouvelles bases.

Pour le déconfinement, je rêve d'une chose simple : un vrai carnaval des fous, comme au Moyen-Âge, qui renverse nos rois de pacotille. Un carnaval immense, dès le 12 mai. Avec des masques fabriqués, artisanaux, inventifs, et ce mot de désordre : « Stop ! On ne reprend pas les choses comme avant ! On ne reprend pas ce monde tel qu'il est. Gardez-le, ce monde du burn-out, de l'exploitation de tous par tous, du pillage généralisé du vivant ! Halte-là ! On ne reprend aucun de vos produits : ils sont périmés ! »

Éric Houquet  
[eric-houquet@orange.fr](mailto:eric-houquet@orange.fr)

À retrouver intégralement : <https://reporterre.net/Alain-Damasio-Pour-le-deconfinement-je-reve-d-un-carnaval-des-fous-qui-renverse-nos-rois-de-pacotille>